

Il y a maintenant plus de vingt ans, je discutais avec Émilie Hermant, photographe amateur qui travaillait avec moi à l'École des Mines avant de devenir une chercheuse et une activiste de grand renom, de la manière dont je pourrais faire partager à d'autres ce sentiment étrange de ne *pas du tout* comprendre ce que voulait dire le mot « collectif ». Comme tout le monde, je lisais des livres, des journaux, des mémoires, des enquêtes où l'on ne cessait de relater l'existence de « phénomènes collectifs », mais voilà, je ne comprenais pas quel instrument de mesure permettait de considérer les dits phénomènes comme « plus grands » ou « plus petits » que les interactions dans lesquelles je me sentais à tout moment plongé. Et quand mes amis sociologues se moquaient de moi qui ne parvenait pas à *ranger* les phénomènes du plus grand au plus petit, du « macroscopique » au « microscopique », en un zoom presque aussi continu que celui d'une carte GPS qui permet (apparemment) de « naviguer », comme on dit, de la terre entière au Boulevard Saint Michel, je les regardais interloqués, incapable de naviguer aussi librement qu'eux. Comme un enfant buté, je ne voyais pas comment l'on pouvait quitter à aucun moment le niveau de l'interaction entre des gens situés entre quatre murs, ou dehors, sur un banc du Luxembourg, pour passer à des « phénomènes » comme « la France » ou « l'économie mondiale ». Dès que j'entendais le mot « collectif », je me demandais aussitôt *mais comment* sont-ils collectés, ces phénomènes, où, *par qui*, à quel coût ? Ou bien il y avait quelque part, dans des bureaux éloignés, des généraux, des présidents, des PDGs, en effet doués de capacités cognitives tellement supérieures aux miennes et à celles des gens que je côtoyais tous les jours, qu'ils pouvaient générer des « structures sociales » géantes d'un tout autre niveau que les interactions ordinaires, ou bien il y avait quelque chose de vraiment tordu dans l'évidence que « le monde social » prétendait donner de lui-même.

Bien sûr, avec Michel Callon et ses collègues, nous avons déjà commencé à proposer cette « sociologie de la traduction », comme il l'appelait, ou cette « théorie de l'acteur-réseau » devenue quelque peu célèbre sous son sigle d'ANT, mais enfin, je m'apercevais tous les jours, en donnant des conférences, ou en enseignant aux élèves ingénieurs, que, en gros, personne ne comprenait ce que nous avions en tête. Ce n'était pas un problème de compréhension ou de savoir : c'était un problème de *prise*. Il fallait apprendre à saisir les « phénomènes collectifs » *juste au moment* où ils étaient en train d'être collectés, composés, rassemblés, réunis, archivés, scénarisés, présentés et, ensuite, *restitués* à ceux qui en faisaient partie sous une forme qui donnait en effet l'impression d'être « d'une plus grande taille » que les interactions qui les produisaient. Là où nos collègues nous parlaient de « niveaux » — macro, méso, micro —, je voulais que l'on puisse voir apparaître la manière et la matière qui finissaient par engendrer l'impression qu'il existe des niveaux supérieurs et inférieurs. Je n'avais pas encore fait mon miel de la lecture de Gabriel Tarde, mais j'avais lu et relu *Guerre et Paix*. Je ne cessais d'admirer comment Tolstoï parvenait à décrire la bataille de Borodino en tissant les décisions individuelles qui parvenaient, parfois, à conduire, infléchir, collecter, résumer, raconter des mouvements collectifs qui leur échappaient tout à fait,

mais sans jamais recourir à des niveaux déjà fixés et composés. **On passe sans solution de continuité des amours de Natacha aux décisions que prend le maréchal Koutouzov pour retarder le plus longtemps possible le déclenchement de la bataille.** Dans mon incompréhension, j'aurais voulu donner du monde social une description exactement aussi plate en me passant, moi aussi, de zoom et de niveaux. D'un naturel obstiné, je continuais à penser que, si j'étais incapable de comprendre ce que tout le monde semblait prendre pour acquit, c'est moi qui avais raison !

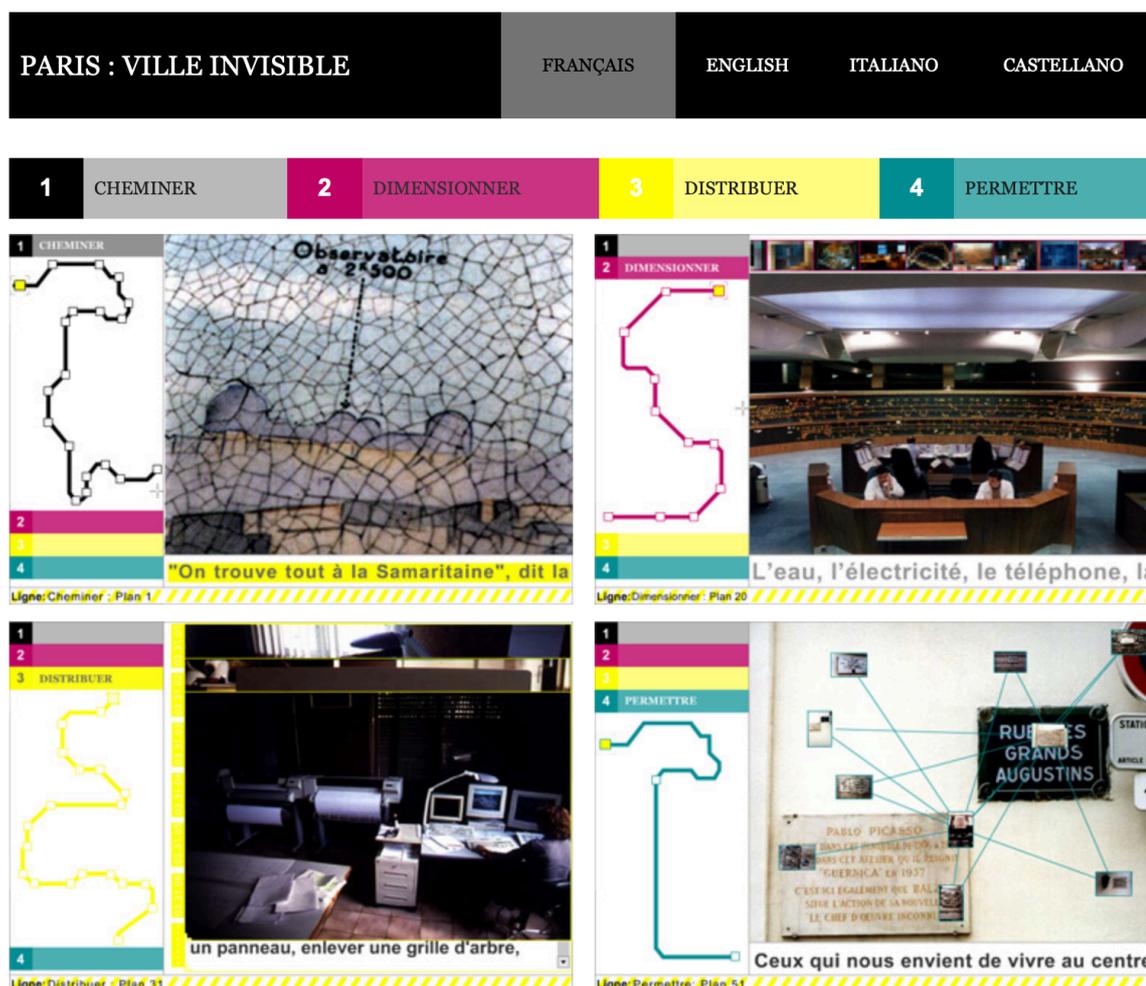
C'est alors qu'Émilie intervint. Grâce à la générosité de Philippe Pignarre, éditeur des **Empêcheurs de penser en rond, désormais rattaché aux Éditions de la Découverte**, elle s'offrit à rendre visible par des séries de photographies l'émergence des phénomènes collectifs, au plus près de ces fameux « collecteurs » dont je ne parvenais pas à expliquer à mes auditeurs le rôle essentiel. Nous avons fait équipe : je proposais des sujets ; elle faisait les repérages ; nous allions enquêter de concert ; pendant que j'interviewais, elle multipliait les prises. L'idée étant de capter par des photomontages, ce que les concepts laissaient échapper. Il nous fallait un terrain d'enquête assez complexe pour multiplier les prises et assez proche pour pouvoir en « faire le tour » en un an sans trop de dépenses. Nous avions tous les deux lus l'immortel recueil d'Italo Calvino sur les villes invisibles : il allait de soi que c'était de Paris qu'il fallait nous occuper. « Paris, à nous trois ! » : cela coulait de source.¹

À une condition, bien sûr, qui était de ne jamais simplifier d'avance les moyens pratiques, les truchements, les médiateurs (selon l'expression consacré) qui permettent justement de « faire le tour » de Paris. Il ne fallait donc pas que nous puissions rendre Paris visible en supposant l'existence préalable d'une totalité supérieure — d'un collectif — dont nous aurions ensuite fait visiter les parties une à une, pour donner aux lecteurs ce qu'on appelle « une vue d'ensemble » ou une « vue cavalière ». Autrement dit, il fallait, par nos enquêtes, partir de la difficulté même de voir Paris comme un tout. D'où le titre : Paris devait rester invisible, ou plutôt, l'impossible visibilité de Paris devait devenir le phénomène principal. Ainsi, nous allions pouvoir, dans un livre que nous espérions révolutionnaire, enfin rendre sensible aux lecteurs le plus borné, comment les phénomènes collectifs émergeaient des humbles dispositifs qui les collectaient.

Là où les choses se sont quelque peu gâtées, c'est que nous avons poussé le bouchon un peu loin ! Nous étions tellement obsédés par cette obligation de ne jamais fixer d'avance les rapports de dimension relative entre les différents phénomènes étudiés au cours de nos enquêtes, que nous voulions pour ce livre une maquette si révolutionnaire que le format (impossible à ranger dans une bibliothèque), les polices (de minuscules à géantes), le cadrage des images (volontairement myopes ou exagérément distendues), finissaient par rendre effectivement l'argument incompréhensible. Paris disparaissait dans la somptueuse maquette de Susanna Shannon au fur et à mesure que nous en révélions la multiple apparence. Question d'invisibilité, nous avons parfaitement réussi ! Paru, grâce à Philippe Pignarre, en 1999 sous l'improbable label de « L'institut Synthélabo pour la connaissance » et des éditions La

¹ Italo Calvino, *Les villes invisibles*, trad. du l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Gallimard, 2013.

Découverte, nous avions en main un « beau livre », à la puissante odeur d'encre (mon exemplaire, vingt-deux ans plus tard me la porte encore à la narine), mais **dont le contenu avait disparu derrière la forme**. Excellent cadeau de Noël, cette édition n'a pas, comme on dit, atteint son public. Et pourtant, il déployait par sa maquette, ses images et son texte, une métrique originale et plus facile à saisir que la sociologie de l'acteur-réseau que j'ai dû expliciter plus tard dans un livre plus conventionnel — *Changer de société, refaire de la sociologie*.²



On mesurera mon obstination, au fait que, quelques années plus tard, ayant rencontré Patricia Reed, une autre maquettiste, nous avons tous les deux tentés de suivre une fois encore le même projet, mais, cette fois-ci, par le web qui semblait encore mieux à même de suivre ce que j'appelle, dans le texte **qui suit**, le « furet du social ». Cette fois-ci, l'expérience rencontra un certain succès. Le parcours **de clic en clic** et l'impossibilité de voir l'ensemble « panoptiquement » donnaient tout son sens à la notion clef « d'oligoptique » développé dans l'ouvrage. Il était facile en plus de le traduire en plusieurs langues.³ Cette fois-ci,

² Latour, Bruno. *Changer de société - refaire de la sociologie* (traduit par O. Guilhot). Paris: La Découverte, 2006.

³ Il existe une publication espagnole du livre traduit par Antonio Arellano Hernandez Paris Ciudad Invisible, Universidad Autonoma del Estado de Mexico, Mexico City et sur le site une traduction anglaise et italienne non publiées.

hélas, ce n'est pas la forme qui a mangé le fond, mais l'obsolescence malade des programmes informatiques qui décidèrent, sans rien demander à Patricia ou à moi, que l'admirable site qu'elle avait composé ne répondrait plus aux clics ! Le site hélas ne fonctionne plus. C'est l'équivalent numérique de l'épouvantable « pilon » qui avait déchiqueté son frère de papier avant de le réduire en pulpe : le verdict de l'histoire.

Mais ce qui est amusant, c'est que, en vingt-deux ans, malgré ces diverses mises au pilon, le livre est devenu néanmoins « historique ». Pas du tout parce qu'il aurait « fait l'histoire », mais par le simple passage du temps. Je m'en suis aperçu quand Valérie Guillaume, en recréant le Musée Carnavalet, a souhaité que j'en lise certains passages pour « illustrer les années 2000 » **dans une installation du nouveau musée !** Oui, *Paris ville invisible*, privilège du vieillissement, était si délicieusement passé qu'il en devenait *vintage*... On y retrouvait des lieux, des mécanismes, des expressions, des attitudes, qui avaient déjà disparus ce qui ne pouvaient manquer d'intéresser les historiens de Paris. Une enquête de théorie sociale sur un autre dimensionnement des collectifs, devenait une archive dans les dossiers du Vieux Paris. Un document exactement identique à quelques-uns de ceux sur lesquels nous avons enquêté.

C'est pourquoi, nous sommes très heureux, Émilie et moi de republier cette tentative d'éclairer, si j'ose dire, l'obscurité foncière du monde social, en montrant l'impossibilité de le *sommer*. En **près d'un quart de siècle, la capacité** de saisir de quoi se composent les collectifs est devenue de plus en plus **nécessaire**. En ce sens, aussi bizarre qu'elle puisse paraître, cette métrique alternative n'a rien perdu de sa pertinence. Dans le livre, nous finissons par montrer pourquoi la politique respire mieux dans un monde social « plat », celui dont nous essayions de tracer la forme originale, que dans le monde social « plein » de la tradition sociologique. **Cette leçon qui paraissait étrange quand nous avons écrit le livre, tout le monde la comprend aujourd'hui, en suivant comment un virus parvient de proche en proche à modifier la « totalité » du monde social. En conclusion de cette préface, il n'est pas inutile de citer un passage de l'un de mes nombreux articulets contre la tentation de céder à la tentation du zoom.**⁴

Pourquoi est-ce si important de « localiser » aussi obstinément les visions totalisantes sur Paris ? Pour une question d'atmosphère et de respiration, et donc, dirait Peter Sloterdijk, pour une grave question de politique. L'illusion du zoom, en géographie comme en sociologie, a ceci en effet de délétère qu'elle rend la vie en ville parfaitement irrespirable. Il n'y a plus de place, puisque tout est occupé par la transition sans raccord et sans solution de continuité entre les différentes échelles qui vont du tout aux parties ou des parties au tout. On a fait du remplissage. On étouffe. Il s'agit là, pour utiliser un mot savant, d'une question de *méréologie* : le rapport des parties au tout, c'est le privilège de la politique.⁵ Ce n'est pas à la géographie ni à la sociologie de le simplifier trop vite, en supposant le

⁴ « Paris ville invisible, le plasma », catalogue de l'exposition: *Airs de Paris, 30 ans du Centre Pompidou*, sous la direction de Christine Macel, Daniel Birnbaum, Valérie Guillaume, ADGP, Paris, 2007, pp. 260-263

⁵ Voir Latour, Bruno, et al. "« Le tout est toujours plus petit que ses parties » Une expérimentation numérique des monades de Gabriel Tarde." *Réseaux* 31.1 (2013): 199-233.

problème résolu et la totalité déjà connue. Comme si Paris n'était qu'un ensemble, simplement découpé, et qu'il n'y aurait plus qu'à réassembler. Ce rapport des parties au tout, de type puzzle, c'est la négation même de la politique.

Pour que la politique renaisse, pour que Paris soit à nouveau respirable, il faut que Paris demeure invisible, en ce sens que ni les parties, ni les différentes totalités dans lesquelles elles s'insèrent, ne soient réglées d'avance.

De ce point de vue, rien de plus étouffant que Google Earth avec sa prétention au zoom sans solution de continuité ; rien de plus réactionnaire que les discours convenus sur le passage continu du Capitalisme mondial aux étals du marché Maubert, en passant par la corbeille (récemment informatisée) du Palais Brongniart. Pour reprendre une expression de Sloterdijk, la politique n'est pas la révolution mais l'explicitation, c'est-à-dire le dépliage des éléments artificiels dont on ne savait pas, jusque-là, que nous dépendions pour exister.⁶ La politique, autrement dit, c'est une question d'air conditionné, la réalisation progressive que nous cohabitons dans des enceintes aussi peu naturelles que des serres, et dont les mécanismes délicats nous apparaissent peu à peu. **Croire** que la politique va de soi, parce qu'elle s'occupe d'un Bien public dont il saurait d'avance la forme et la bonté, c'est plus qu'un crime, c'est une faute politique.

Pour ma part, j'appelle *plasma* cet espace – mais ce n'est pas un espace – dans lequel reposent – mais il n'y a pas de repos – les circulations diverses de totalisations et de participations en attente d'explicitation et de composition. L'expression paraît abstraite, mais c'est parce que toutes les métaphores usuelles sont définies par le zoom, qui oblige à croire que l'on sait de quoi l'on parle quand on dit qu'il existe un chemin continu entre les parties et le tout. Suspendez le zoom, multipliez les raccords entre les différentes vues de Paris, sans les rendre trop vite commensurables, mesurez l'invisibilité foncière de tous les oligoptiques (chacun voit bien mais très peu), relocalisez les sites où l'on parle de Paris « comme un tout » (le bureau du maire, le quartier général de la préfecture de Paris, la salle de contrôle du Service des eaux, l'immeuble du boulevard Morland **qui abritait jusqu'en 2016 les services administratifs de la Ville de Paris**, etc.), et demandez-vous dans quoi vous pouvez bien situer ces *membra disjecta*, en vous interdisant de les rapporter aussitôt à un « cadre naturel », à une « société » ou, bien sûr, à « des discours ». Eh bien, ce fond de tableau, c'est le plasma. C'est lui qui permet de mesurer l'étendue de nos ignorances concernant Paris. C'est lui, surtout, qui permet de redonner sa chance à la question politique, en lui réservant la tâche de composition, en évitant qu'on la naturalise ou qu'on la socialise, ou qu'on en fasse une simple question de mots.

Depuis quelques dizaines d'années, on cède à la tentation de remplacer la politique par la gestion, et l'exercice de la démocratie par l'horrible mot de « gouvernance ». On comprend mieux pourquoi : la bonne gestion comme la bonne gouvernance s'appliquent à régler le rapport des parties au tout aussi harmonieusement et efficacement que possible. Elles aiment le zoom. Elles voient les choses d'abord de haut, puis en moyenne, puis vers le bas. Tout cela s'enchaîne, s'encastre, s'emboîte parfaitement. Chaque poupée russe se loge sans discussion dans une plus grande et en comprend d'autres plus petites, toujours

⁶ Sloterdijk, Peter. *Ecumes. Sphères III (traduit par Olivier Mannoni)*. Paris: Maren Sell Editeurs, 2005.

sans forcer. C'est le Paris visible. C'est le Paris géré. Ouvrez maintenant toutes les poupées ; plongez-les dans le plasma, en laissant chacune d'elles définir ce qui est plus grand et ce qui est plus petit qu'elles, sans les ordonner par avance et en ouvrant toutes les controverses sur les rapports disputés des parties et du tout. C'est le Paris invisible. C'est le Paris politique. C'est le Paris à composer.